

Editorial

Jacques Ardoino est mort. Hommage

Jacques Ardoino est décédé le 20 février dernier à Paris. Il était né le 6 mars 1927 à Paris et habitait dans le 20^e arrondissement, dans un immeuble récent avec, à un bout du couloir, son bureau et à l'autre, son domicile.

La mort laisse les vivants dans une absence, un vide qui fait mal. La mort de Jacques Ardoino me fait mal. Je l'ai rencontré en 1994 pour qu'il dirige ma thèse. Je connaissais déjà ses travaux et j'étais un lecteur assidu de ses écrits. Des articles agaçants où le texte était comme un prétexte à l'infratexte, au paratexte et au surtexte. Ses notes de bas de page, en effet, étaient parfois plus longues que ses propos premiers. Sa direction de ma thèse a été houleuse, je me suis bien souvent fait épingleur par son analyse perspicace et sa redoutable écoute clinique. Il m'a trituré, brutalisé parfois dans mes convictions. Nous nous sommes heurtés aussi, avec toujours l'intérêt du savoir, de la connaissance et de la *praxis* qui a toujours été son intentionnalité. J'ai assisté plusieurs fois à la façon dont il animait les groupes et j'ai été stupéfait de son écoute des phénomènes, des non-dits, des espaces transitionnels, des enjeux et des désirs qui parcourent les collectifs. Il était doté d'une puissance de penser phénoménale et son œuvre est un apport majeur à la pensée, aux sciences et aux sciences sociales en particulier et les sciences de l'éducation lui doivent beaucoup. Il était largement représentant de l'université Paris 8 et de son analyse des interactions et des institutions. Je n'ai pas connu tous ses amis, je le regrette, par exemple René Barbier, fidèle ; Georges Lapassade mort trop tôt. Lorsque j'ai pris la rédaction du *Sociographe*, je lui ai emprunté sa multiréférentialité, ce concept dont il a nourri les sciences de l'éducation. Un concept qui se focalise davantage sur les articulations que sur les objets eux-mêmes, fussent-ils des sujets. Sa passion des articulations, c'était sa passion du vivant, là où les choses bougent, se déplacent, surprennent, durent. Et non les doctrines, les lieux de cultes, les partis et leurs cartes, les processionnaires et leurs poils urticants.

Après une licence de droit et un diplôme d'études supérieures de philosophie à Rennes, il soutient un doctorat de troisième cycle en administration des entreprises à Bordeaux. En 1973, il soutient son doctorat d'État à Caen sous la présidence de Gaston Mialaret. C'est un parcours hétérogène et déjà empreint de pluralité, voire de duplicité. Professeur de lycée en philosophie, il est ensuite assistant à l'université de Droit à Bordeaux puis maître de conférences à Paris 8, professeur à l'université de Caen avant de réintégrer Paris 8 comme professeur des sciences de l'éducation en 1992.

Le *Sociographe* s'est constitué dans son histoire avec la trame intellectuelle de Jacques Ardoino. Ainsi, avec François Sentis, directeur général de l'IRTS Provence, Alpes Côtes d'Azur et Corse, nous avons organisé des séances de travail avec Jacques Ardoino, Guy Berger son compagnon intellectuel, Jacques Papay formateur à l'IRTS Provence, Alpes Côte d'Azur et Corse, Jacques Marpeau un compagnon de route. Nous nous sommes retrouvés ainsi durant deux années qui ont débouchées sur l'organisation d'un colloque dont les actes inaugurerent le numéro zéro des hors séries du *Sociographe*, puis sur l'association de l'IRTS Provence, Alpes Côte d'Azur et Corse à la revue. Quelques années plus tard, en 2005, Jacques Papay coordonnait le troisième hors série du *Sociographe*. Avec Jacques Ardoino : *temps, éducation et formation*. Il était également le premier à s'engager dans le comité d'orientation du *Sociographe*, soutenant l'aventure humaine, le défrichage de ce projet éditorial. Lecteur assidu, il ne manquait pas de me faire part de ses lectures critiques, mais toujours avec une exigence de vérité.

Cela devait marquer irrémédiablement notre revue. Les écoles de formation en travail social associées aujourd'hui au *Sociographe* conservent cette histoire. Et 50 numéros plus tard, le *Sociographe* porte encore haut et fort les approches plurielles et la pluriréférentialité.

J'ai vu Jacques Ardoino pour la dernière fois le 6 mars 2014 pour ses 87 ans. Il y avait Jean-Marie Brohm, son ami fidèle et indéfectible et Georges Bertin. Il y avait bien quelques années que Jacques Ardoino perdait de ses forces, comme s'il perdait l'espoir. Comme s'il était déçu de la façon dont la discipline qu'il a contribué à fonder, les sciences de l'éducation, devenait par trop techniciste, numérique, administrative et bureaucratique, oubliant le multiple, le vivant, la surprise, les temporalités, les accompagnements, la complexité. Que la génération qui le suit enterre tous ces mots qu'il a chéris, qu'il a densifiés, conceptualisés, c'était trop pour lui ! Comme une façon de l'enterrer. Et si beaucoup, ces quelques mois, s'enorgueillissent d'avoir fréquenté *Ardoino le père*, nous sommes malgré tout bien peu à encore travailler son œuvre, la citer et la diffuser. Comme quoi, on peut être en sciences de l'éducation, comme dans le travail social d'ailleurs, et bien maltraiter ceux qui œuvrent concrètement, sûrement et sans relâche à ce que les personnes soient non seulement des acteurs, mais surtout des auteurs. Jacques Ardoino en était un, sans doute gênait-il pour cela !

Guy-Noël Pasquet

Dans la perspective de rendre nos publications plus agréables à nos lecteurs, nous avons modifié quelques formes de présentation des articles. Cela nous a contraints à renoncer à la publication des notes de lectures en intégralité. Le lecteur peut trouver sur notre site www.lesociographe.org la possibilité de lire les recensions du trimestre.